

# Fin de partie

Le 1<sup>er</sup> septembre sort en salle *Un triomphe*, d'Emmanuel Courcol, avec Kad Merad, Marina Hands et Pierre Lottin. Un film inspiré d'une histoire vraie: celle de quatre détenus qui ont profité d'une représentation d'*En attendant Godot* pour se faire la malle dans la Suède des années 80... Trente ans plus tard, les fugitifs racontent.

PAR PAUL SANFOURCHE  
ILLUSTRATIONS: ISABEL SELIGER / SEPIA POUR SOCIETY



# Le 28 avril 1986,

tandis que le monde a les yeux braqués sur le nuage radioactif tout juste échappé du réacteur de la centrale de Tchernobyl, c'est un autre genre de fuite qui préoccupe le Suédois Jan Jönson. Dans les coulisses du théâtre de la ville de Göteborg, le metteur en scène a beau ouvrir chaque porte, faire relever les rideaux et tous les décors, rien n'y fait. La quasi-totalité de sa troupe – quatre comédiens sur cinq – s'est volatilisée. Voilà pourtant plus d'un an qu'ils enchaînent les répétitions en vue de la grande première qui doit avoir lieu ce soir. La salle et ses 600 fauteuils rouges affichent complet. On est venu voir jouer *En attendant Godot*, de Samuel Beckett. Mais, les yeux rivés sur sa montre, Jan Jönson doit bien finir par se rendre à l'évidence: *"On était censés faire une répétition technique vers midi. Quand je me suis rendu compte qu'ils étaient partis, j'ai attendu deux ou trois heures, histoire de leur laisser une chance de revenir. Et puis, il a bien fallu que je donne l'alarme..."* Si en un instant, un cortège de gyrophares converge vers le Stadsteatern, c'est en raison de la nature du casting. Tous les acteurs qui manquent à l'appel sont résidents du pénitencier de Kumla, l'un des trois établissements de haute sécurité de Suède, où sont parqués les criminels les plus dangereux de la Couronne. Des détenus condamnés à de longues peines, envoyés en tournée dans des théâtres ouverts à tous les vents... Qui a bien pu avoir l'idée d'un tel pousse-au-crime?

Trente ans plus tard, avec sa crinière blonde, sa barbe de marin et sa verve infatigable, l'initiateur de l'opération ne se fait pas prier pour raconter *"l'histoire qui a changé [s]a vie"*. Acteur au Dramatern (l'équivalent de notre

Comédie-Française), Jan Jönson est convié à l'hiver 1984 à interpréter un monologue au sein de la prison de Kumla. Alors proche de la quarantaine, c'est la première fois qu'il débarque dans ce vaste huis clos. *"À la fin de la représentation, un détenu s'est approché en me tendant une rose. Il m'a regardé dans les yeux et m'a dit: 'Si il vous plaît, venez nous enseigner l'art dramatique'"*, narre Jönson. À une fleur près, le prisonnier en question, Zoran Lovrencic, confirme la scène. Cela fait alors trois ans qu'il croupit entre les murs de béton froid du pénitencier, et tout ce qui peut *"injecter de la vie"* est bon à prendre. Même sentiment pour son compagnon de galère Francisco Cabrerizo, un Espagnol tombé pour trafic de haschich et condamné à six ans d'incarcération. *"Ce qui te tue là-bas, c'est la routine, remet ce dernier. Quand on a demandé à Jan s'il pouvait nous donner des cours de théâtre, on a utilisé l'argument des droits de l'homme auprès de l'administration. Finalement, on n'a pas eu besoin de beaucoup pousser pour obtenir leur permission."* Toujours citée pour l'exemplarité de son système carcéral, la Suède privilégie depuis longtemps la réinsertion par le travail, avec beaucoup d'activités dans des établissements bien moins surchargés que les nôtres. Le modèle scandinave est une force tranquille: le nombre de prisonniers est deux fois moindre qu'en France et son taux de récidive est l'un des plus bas d'Europe. En plus de ce terreau favorable, l'établissement de Kumla cultive sa singularité. Son directeur, Lennart Wilson, à l'époque proche de la retraite et aujourd'hui décédé, ne coche pas vraiment les cases que l'on attend d'un homme de sa position. *"Ce n'était pas quelqu'un de dur. Plutôt un doux dingue qui aurait aimé être crooner et chanter du Sinatra"*, explique Francisco Cabrerizo. Dans le documentaire *Prisonniers de Beckett*, de la réalisatrice Michka Saäl, tourné en 2005, l'ancien maton s'explique sur cette foi soudaine dans la réinsertion par le théâtre: *"Faire du théâtre à Kumla, c'était comme ouvrir les grilles toutes grandes."* Grâce au tandem Jönson-Wilson, Kumla possède donc la première troupe de théâtre de son histoire. *"C'était beaucoup plus intéressant que de plier des cartons ou ce genre de boulot qu'on nous faisait faire jusque-là, précise Cabrerizo. Et puis, Jan était cool. Il arrivait même à nous faire rentrer un peu de whisky de temps à autre."* Les répétitions auront lieu à raison de deux heures hebdomadaires.

## Beckett et la cocaïne

Il faut désormais trouver la pièce qui plaira aux détenus comme au public. Grand admirateur de Beckett, Jan Jönson a l'idée de proposer aux prisonniers une histoire absurde, celle d'hommes condamnés à guetter l'hypothétique arrivée d'un personnage mystérieux dont ils espèrent qu'il donnera, enfin, un sens à leur attente. Avec son ironie mordante, *En attendant Godot* séduit rapidement les néo-comédiens: *"Attendre, c'est tout ce qu'on fait en prison. Attendre que quelqu'un vous ouvre la porte pour aller en promenade, qu'on vous serve à manger, qu'on vous rende votre liberté... Ça collait parfaitement"*, se rappelle Francisco Cabrerizo, à l'époque tout jeune trentenaire et papa d'une petite fille. Pour Zoran Lovrencic, l'écho du théâtre de Beckett est plus intime encore. Débarqué de Yougoslavie quand il avait 2 ans,

il s'est toujours senti comme un déraciné en Suède. Adolescent, il se cherche et explore la poésie, la danse et la photographie. Il a 20 ans quand il rejoint un ami en Colombie pour faire quelques photos. Là-bas, il fait aussi la rencontre de la cocaïne, et l'idée d'en rapporter un kilo dans ses bagages pour se faire "un peu d'argent facilement" lui vient... Mais on ne devient pas narco en un jour. Sans réseau et dépourvu de plan pour tromper la douane, Lovrencic se fait attraper dès son arrivée sur le sol suédois. Le progressisme du pays s'arrête aux stupéfiants. En application d'une politique pénale de tolérance zéro sur les drogues, il écope de huit ans d'incarcération, sans trop comprendre ce qui lui arrive. Pour lui, la découverte du théâtre de Beckett sera un électrochoc: "Ce texte, c'était comme un coup de poing dans l'estomac. Je me retrouvais dans la solitude des personnages et surtout dans l'espoir d'un but qui viendrait de l'extérieur. Mais ce que j'ai compris de l'existence avec cette pièce -et c'est une pensée plutôt effrayante-, c'est qu'on nous donne simplement un corps. Tout le reste, la raison d'avancer, le sens de la vie, c'est à nous de le trouver." Passionnés par leur nouvelle activité, les deux amis détenus se plongent dans les dialogues, en anglais, et décrochent logiquement les rôles d'Estragon et Vladimir, les personnages principaux.

**"J'ai dit aux spectateurs:  
'Désolé, les acteurs se sont  
évadés', ils ont éclaté  
de rire. Je n'ai jamais reçu  
autant d'applaudissements  
de toute ma vie"**

Jan Jönson, metteur en scène



Le reste de la distribution se compose de trois autres détenus, respectivement russe, hondurien et chinois. Au bout de quelques mois, Jan Jönson fixe une première représentation: *“Je leur ai fait jouer le premier acte dans le gymnase de la prison devant 300 personnes. Il y avait des membres de leurs familles, des journalistes, des gens de l’administration pénitentiaire, des professionnels du théâtre.”* Dans le préau, les chaises du public sont à touche-touche. Affublés de chapeaux melons et de grands manteaux portés à même la peau, les acteurs déambulent sur une estrade, devant une toile noire tendue et un arbrisseau étique pour seul décor. Pour la journaliste Betty Skawonius, la première à avoir couvert l’affaire pour le compte du *Dagens Nyheter*, la soirée est un événement: *“On avait déjà vu des compagnies venir en prison pour faire des ateliers de théâtre avant Jan Jönson. Mais lui y est allé tout seul, avec sa fougue et surtout avec un texte incroyablement exigeant et complexe. C’est ça qui était exceptionnel.”* Sur la qualité de la prestation, les avis divergent. Le metteur en scène loue abondamment le jeu *“juste, basé sur leur expérience du réel”* de ses interprètes. Francisco Cabrerizo, lui, se rappelle qu’ils étaient *“nazes”*. Peu importe. Dans la salle, les applaudissements font trembler les murs de Kumla et Zoran Lovrencic se sent un peu plus vivant: *“D’un coup, j’étais vu et reconnu par les autres. C’était quelque chose que j’attendais depuis très longtemps, avoir l’impression que mon existence sur cette planète était désirée.”* Sous les pieds des acteurs, le plancher commence tout juste à brûler...

Dans la salle ce soir-là, une bonne fée va propulser la carrière de la troupe. *“Ils n’étaient pas doués que pour le crime. [...] Je m’attendais à un spectacle d’amateurs, mais j’ai vu quelque chose d’incroyable. Ils m’ont profondément émue”*, s’enthousiasme alors Marianne Hakansson, la responsable des services correctionnels dans la région (aujourd’hui décédée). Grâce à son soutien, Jan Jönson échafaude un plan: une tournée triomphale, en extérieur, dans les théâtres les plus importants du pays. À force de négociations, le metteur en scène obtient de l’administration une permission de sortie pour deux dates. Ce sera Göteborg et Malmö, respectivement les deuxième et troisième plus importantes villes de Suède. Au printemps 1985, les cinq prisonniers prennent la route dans un van Chevrolet bleu avec une escouade de sécurité ultralégère: deux gardes et Lennart Wilson, le directeur, en réalité plus chauffeur et machiniste de la bande qu’autre chose. Portant des vêtements civils pour la première fois depuis des années, déambulant dans les rues de Göteborg avec leur compagne au bras, les prisonniers de Kumla goûtent à une étrange semi-liberté: *“On était là à se promener sans réel contrôle... C’était absurde! D’autant qu’en Suède, si tu es étranger et condamné, tu te retrouves expulsé du territoire après ta peine. Moi, je suis résident permanent, mais tous les autres étaient dans cette situation. Et pourtant, ils allaient devoir rentrer de leur plein gré en cellule, être considérés à nouveau comme des gens dangereux... On se demandait vraiment ce qu’on foutait là”*, résume Zoran Lovrencic. Passées les deux représentations, lui et ses camarades retournent dans leur geôle avec pas mal d’espoir en tête.

Ils croient être devenus les ambassadeurs d’un système carcéral humain, qui prône la réhabilitation par l’art et la responsabilisation de ses détenus. De fait, Cabrerizo et Lovrencic obtiennent leur transfert dans une prison de moindre sécurité, mais pour le reste, l’administration leur fait vite comprendre que la fête est finie: aucune remise de peine, pas d’aménagement supplémentaire de leurs conditions de détention. Et pour l’Espagnol, ce sera l’expulsion au bout du tunnel: *“On nous permettait d’aller dehors, de faire nos petits tours de singes savants... Mais quand on demandait quelque chose pour nous, en tant que personnes, pour nos familles, on nous le refusait. On s’est dit: ‘OK, si c’est comme ça, on va se barrer!’”*

### “J’étais complètement parano!”

Au même moment, Jan Jönson, Lennart Wilson et les responsables des services correctionnels, grisés par leur succès, veulent accélérer la cadence. Le metteur en scène



suédois a rencontré quelques semaines plus tôt à Paris Samuel Beckett, son maître. Touché par le projet, ce dernier lui a donné l’autorisation de jouer l’ensemble de l’œuvre sans en payer les droits d’auteur. De nouvelles représentations et une nouvelle tournée sont prévues. Pour les détenus, qui doivent encore s’approprier le deuxième acte, il faut donc mettre les bouchées doubles. Ils répètent plusieurs fois par semaine pendant près d’une année, sans éveiller les soupçons sur leurs intentions réelles. *“C’était une trahison et on se sentait mal vis-à-vis de Jan, qu’on considérait comme l’un des nôtres, admet Francisco. On jouait la comédie à l’intérieur*

d'une comédie." Aucun regret cependant, même 30 ans plus tard: "Trouver le moyen de s'échapper, c'est le devoir de tout prisonnier." Et ceux de notre histoire sont désormais sûrs de leur coup: ils frapperont dès la première date de la tournée, à Göteborg. "C'était le plus simple parce que c'est tout proche de la frontière", explique Zoran Lovrencic. Tant pis pour le grand final prévu à Stockholm, sa ville de jeunesse: "J'avais très envie de jouer au théâtre Orion, qui est un peu le temple de l'avant-garde. J'ai tenté de convaincre Jan d'intervenir les dates, mais il n'en démordait pas; il fallait terminer par la plus belle scène."

Ce 28 avril 1986, l'équipe se retrouve donc en milieu de matinée au Stadsteatern de Göteborg. Avant de monter sur scène, tous doivent participer à une conférence de presse, qui sera suivie d'un brunch copieux. C'est là que tout se décide. "À l'origine, on avait prévu de s'enfuir en début d'après-midi... Mais alors que je suis aux toilettes, Micha, notre ami russe, tape à la porte et me dit: 'C'est maintenant!'"

**“On nous permettait d’aller dehors, de faire nos petits tours de singes savants... Mais quand on demandait quelque chose pour nous, on nous le refusait. Alors on s’est dit: ‘OK, si c’est comme ça, on va se barrer!’”**

Francisco Cabrerizo, l'un des évadés

raconte Lovrencic. *Le temps que je remonte mon pantalon, ils étaient déjà tous partis. J'étais complètement paniqué, alors je suis allé au plus simple... Je suis parti par là où j'étais entré, par la porte réservée au personnel.* À la sortie, aucun uniforme. Zoran s'enfuit avec le vélo que sa petite amie de l'époque a laissé à son intention quelques heures plus tôt, juste devant le théâtre. "Je suis allé à la gare prendre un train pour Malmö. J'étais complètement parano, persuadé qu'on me suivait, mais tout le monde s'en fichait!" Pour Francisco Cabrerizo, c'est un départ en voiture avec chauffeur: "Je suis sorti par une issue de secours. C'était un peu Alice au pays

des merveilles, comme si j'entrais dans un monde magique. Mon beau-père était garé 200 mètres plus loin et on a pris la route vers l'aéroport. J'ai pris un vol pour Copenhague avec ma femme, ma fille et un faux passeport." Seul détenu sur les cinq à ne pas avoir pris la fuite, le Hondurien Rafaele, tout proche de la fin de sa peine, est furieux. "Il craignait d'avoir des ennuis par la faute des autres", se rappelle Jan Jönson. Mais l'administration passera rapidement l'éponge, sans doute embarrassée et pressée de tirer le rideau sur toute l'expérience Godot. Le metteur en scène assure pour sa part ne pas avoir ressenti la moindre colère à l'encontre des fuyards: "J'avais surtout peur pour eux, qu'il leur arrive quelque chose de grave."

En attendant, le spectacle, du moins ce qu'il en reste, doit continuer. Après quelques heures de discussion avec les forces de l'ordre venues à la rescousse, le dramaturge obtient de monter sur scène. Objectif: clarifier la situation. Dans le public, on commence à s'impatienter. "Je suis allé au centre de la scène et j'ai commencé à raconter comment tout ça avait commencé. Nos répétitions, ma rencontre avec Beckett... Et puis d'un coup, je leur ai dit qu'ils ne verraient pas la pièce parce que quelque chose était arrivé. 'Désolé, les acteurs se sont évadés! Les gens ont éclaté de rire, certains se sont levés, sous le choc, et je n'ai jamais reçu autant d'applaudissements de toute ma vie.'" Selon lui, quelques jours plus tard, Beckett lui-même aurait approuvé l'improbable scénario: "Quand je lui ai annoncé qu'ils s'étaient tous enfuis, il a rigolé et il m'a dit que c'était la meilleure chose qui pouvait arriver à sa pièce." Pour Francisco Cabrerizo, l'histoire finira bien aussi. Après avoir rejoint l'île de Majorque, il grimpera les échelons dans le monde de l'hôtellerie. Pour Zoran Lovrencic, en revanche, la cavale sera plus éprouvante. Aujourd'hui professeur de yoga et fan de philosophie orientale, il préfère passer rapidement sur ses galères: "Je n'étais tout simplement pas taillé pour cette vie." Il tiendra deux ans, aux Pays-Bas, en France et en Espagne, avant de se rendre aux autorités. À son retour en Suède, Jan Jönson est là, mais aussi une foule de policiers qui l'embarque pour terminer sa peine.

De ses aventures carcérales, Jan Jönson, lui, a tiré le spectacle *Moments of Reality*, un seul-en-scène où il vibronne inlassablement sur les planches, surplombé par un portrait de Beckett et une photo de son duo d'acteurs, Zoran et Francisco. Difficile de trouver meilleure histoire pour un metteur en scène. Au fil des mois, par le bouche-à-oreille, l'évasion de Godot a fait le tour du monde: "Le San Francisco Chronicle a consacré un article à l'affaire. Et quelques jours plus tard, j'ai reçu un coup de fil du directeur de la prison de San Quentin me demandant de venir le voir", jubile encore le Suédois. Deux ans seulement après sa première déconvenue, Jönson remettait le couvert dans cette prison de haute sécurité, à l'américaine: "Quand je suis arrivé dans son bureau, le directeur m'a donné 24 mois pour faire exactement la même chose qu'à Kumla. Mais il m'a mis en garde: 'Souviens-toi de ne jamais me demander une permission pour aller jouer ta pièce dehors.'" ●

TOUS PROPOS RECUEILLIS PAR PS, SAUF CEUX DE MARIANNE HAKANSSON, TIRÉS DU DOCUMENTAIRE *PRISONNIERS DE BECKETT*, DE MICHKA SAÄL.